

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'eau des mots

Charles Guilbert, *Les inquiets*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 108 p.

Patrick Nicol, *Petits problèmes et aventures moyennes*, Montréal, Triptyque, 1993, 94 p.

André Ricard, *Les baigneurs de Tadoussac*, Montréal, Triptyque, 1993, 54 p.

Suzanne Côté

Number 71, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté, S. (1993). Review of [L'eau des mots / Charles Guilbert, *Les inquiets*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 108 p. / Patrick Nicol, *Petits problèmes et aventures moyennes*, Montréal, Triptyque, 1993, 94 p. / André Ricard, *Les baigneurs de Tadoussac*, Montréal, Triptyque, 1993, 54 p.] *Lettres québécoises*, (71), 23–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Charles Guilbert, *Les inquiets*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 108 p., 11,95 \$.
 Patrick Nicol, *Petits problèmes et aventures moyennes*, Montréal, Triptyque, 1993, 94 p., 13,95 \$.
 André Ricard, *Les baigneurs de Tadoussac*, Montréal, Triptyque, 1993, 54 p.



L'eau des mots

Apprivoiser le monde, en apprenant à nommer les êtres et les choses,
 comme on apprivoise la petite bête, hôte indocile de nos ventres affamés
 et spacieux, en l'abreuvant de félicité.

Écrire le monde autrement pour survivre au réel.

RÉCIT
 Suzanne Côté

Fraîchement extirpés des têtes essorées d'écrivains au style courageusement personnel, les livres ici racontés témoignent tous trois d'une belle maîtrise de l'art d'écrire. Des pages imprimées de l'odeur des jours morts-nés d'une fin de siècle nébuleuse qui joue à construire des châteaux obsédants, baignés dans la poudre jaune du vent, mais aussi des pages gorgées de souvenirs frais et verts comme l'immensité.

Les inquiétudes

Les inquiets, livre joliment intitulé de ce singulier écrivain, Charles Guilbert, collaborateur à plusieurs revues d'art et coréalisateur de vidéos dont *Sois sage, ô ma douleur*, constitue un recueil insolite de courtes séquences qu'on dirait sorties de nos propres mémoires.

Clichés, tableaux, images furtives ornant les murs de notre vie commune, les brefs récits regroupés en cette manière de dictionnaire thématique foisonnent de sentiments doucement sculptés par l'eau des mots. La fine écriture, à la fois tendre, brûlante d'abandon, bruyante d'espièglerie et brillante d'intelligence s'accorde avec un ton balançant entre celui de l'écolier faisant le compte rendu de sa journée à sa mère, celui de l'amant cracheur de flammes et enfin celui de quelque sage qui fume sa pipe, tourne longtemps sa langue, lit *L'étranger* et rit à s'étourdir quand on lui demande l'heure.

Entrer au bureau de poste, demander deux timbres pour deux cartes postales, dire merci et sortir. Entrer chez le cordonnier, dire que c'est pour réparer, demander combien ce sera, demander quand ce sera prêt, dire merci et sortir. Entrer chez le médecin, dire je ne me sens pas bien, j'ai toujours mal au ventre, écouter son diagnostic, dire merci et sortir. Rentrer chez soi, demander à son amour s'il nous aime toujours, s'étendre sur le lit, tirer les draps, continuer le trajet sur un grand bateau dévalant les collines. (Trajet, p. 91)

Ce recueil agréable à lire, tout en exploitant les thèmes de l'amour, la passion, la mort, l'habitude et l'enfance, conserve une surprenante

unité. Le spectacle de la vie se poursuit, sous un éclairage charmant qui laisse cependant poindre cet étrange malaise qui chavire l'esprit et qui bouleverse le ventre, l'inquiétude.

Les inquiets, il se peut que ce soit ces hommes qui avancent, tard dans la nuit, sur la pointe des pieds; la fillette effrayée qui a uriné par terre; le couple qui s'enlace dans la campagne. Les hommes, les femmes et les enfants, sans priorité aucune. L'être humain, dans ses rapports avec les autres, avec les choses; dans ses rapports avec la redoutable image du miroir, lorsqu'il se brosse les dents. La victorieuse inquiétude, qui étouffe comme le désir rouge de toucher la peau laiteuse d'un ange. Un livre plein de charme.

Les problèmes

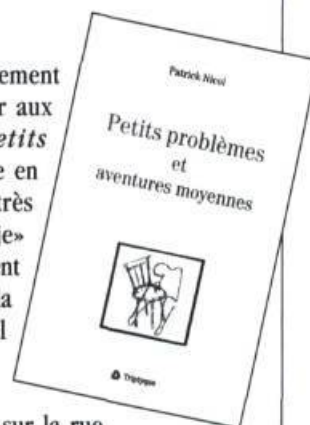
La thématique de l'inquiétude revient également dans le livre de Patrick Nicol, collaborateur aux revues *Mœbius* et *Stop*, notamment. *Petits problèmes et aventures moyennes* se divise en deux parties dont la première regroupe de très courts récits. Ces textes à réfléchir, écrits au «je» et parsemés d'apostrophes, créent constamment une atmosphère étouffante; la pièce fermée ou la prison tient donc lieu de décor, dans lequel évoluent quelques claustrophobes égarés, quelques bagnards habitués et quelques oiseaux aux ailes cassées. Parfois une fenêtre sur la rue offre une vision pas très plaisante du dehors rempli de fous qui courent dans tous les sens et d'âmes malades roulées en boule sur le trottoir, choses juchées sur leurs longues jambes malheureuses qui rêvent de fouler l'inaccessible ailleurs.

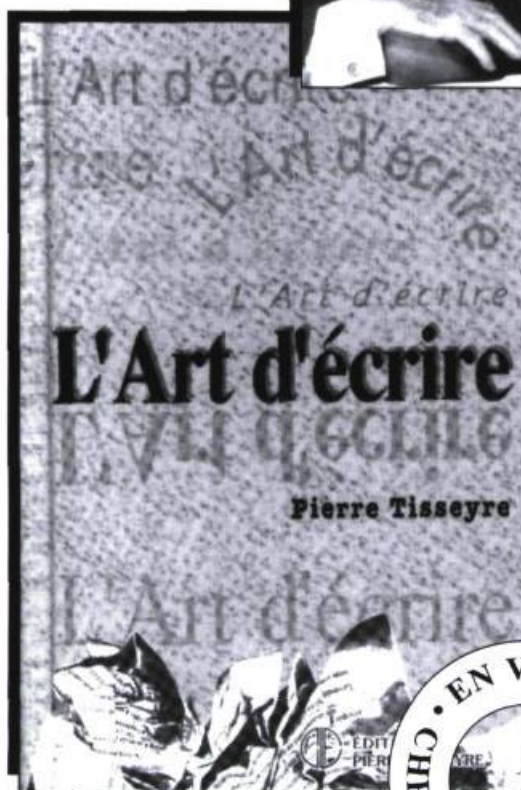
Pour porter l'étiquette du petit problème, pas besoin de percer le ciel ou de tuer des baleines, des pingouins et des batraciens : tout peut devenir problématique, à différents degrés. L'herbe coupée, c'est un problème; les chats qui effraient, c'est un problème; le petit garçon qui est trop petit pour vaincre sa peur, c'est un très grand problème; et quand notre corps est habité par quelqu'un autre, c'est un grave, très grave problème ! Prenez ce vieux monsieur qui vient de perdre sa vieille femme et qui se plaint de sentir un grand vide en lui. Prenez



Charles
 Guilbert

CHARLES GUILBERT
LES INQUIETS
 LES HERBES ROUGES / RECITS





L'Art d'écrire

Pierre Tisseyre a consacré toute sa vie à l'édition et aux écrivains. Il nous révèle dans son plus récent livre *L'Art d'écrire*, les règles de base de l'écriture.

Que ce soit pour traiter de la conception d'un ouvrage, de sa construction, des personnages, du décor, des dialogues et du style, Pierre Tisseyre prend à témoin les auteurs qui constituent notre patrimoine littéraire. *L'Art d'écrire*, un ouvrage qui sera utile à ceux et celles qui songent avec passion au métier d'écrivain.

L'Art d'écrire,
un livre qui donne
le goût d'écrire

152 pages / 19,95 \$
couverture rigide

cette jeune fille qui était, hier, une fillette et qui, aujourd'hui, regarde par terre en se grattant la tête. La vie est un firmament de petits problèmes, demandez aux passants, aux buveurs d'eau, aux riches habitants des hauteurs, aux travailleuses du textile, aux écoliers, à n'importe qui. Les aventures moyennes, parlons-en !

Petits problèmes et aventures moyennes raconte tout cela et bien davantage. L'écriture, sans être totalement hermétique, peut parfois paraître obscure; l'idée d'une relecture est à considérer sérieusement. Certains textes, au point de vue formel, sont plus réussis que d'autres : «Petite fille», «Soupons», «Patère» et «Nos meubles», par exemple, illustrent particulièrement bien la force de l'auteur. L'écriture, en outre, ne s'embourbe pas dans des lieux trop communs.

En fait, Patrick Nicol a réussi à tisser un univers tout à fait personnel, de par son style et de par son talent d'écrivain. Ce petit livre, on dirait une tête que palpe un phrénologue, une tête pleine de craintes, de choses incompréhensibles, de désirs, de terre, de sable, d'or... de problèmes et d'aventures.

L'état de grâce

Les baigneurs de Tadoussac, écrit en partie dans cette ville par André Ricard et publié aux belles Éditions Triptyque, expose une sorte de rituel du baigneur, être plongeant dans la transparence des mots d'or et de bleu; plongeant dans le rêve et la création sans se débattre, les yeux clos, la bouche ouverte, s'abreuvant l'âme du rouge du crépuscule comme un vampire.

Le paysage mystérieux d'une étendue d'eau enveloppée dans la brume d'un matin odorant, le cri fascinant des huards s'échappant de l'épaisseur du silence sont captés et majestueusement dépeints par la main habile de l'artiste sculpteur de mot, orfèvre du vocabulaire rare comme des pierres de sommeil, brillant comme un poisson lune, aussi précieux que l'écume des beaux rêves. Une langue presque oubliée qui remue encore, ainsi que l'oiseau sur les rives de pétrole. Rescapée de la pollution intellectuelle, Ducharme dirait peut-être d'elle qu'il s'agit d'une belle «diarrhée de mots». Les mots trônent cependant si bien que leur vanité devient écrasante, essoufflante. Les terres fertiles de leur royaume deviennent marécageuses, rendant ardue la progression du lecteur presque écœuré de son voyage. Par exemple, en moins de deux courtes pages, un groupe de huards est tour à tour appelé «oiseaux», «palmipèdes», «petite colonie», «volatiles» et «tribu palmée».

L'imaginaire est intarissable, comme le réel, la face du réel jamais masquée qui se pointe dans l'éternité, plus lune que la lune, plus eau que toutes les eaux de la terre. La bêtise ne se soigne pas facilement, mais l'espoir goutte sans cesse sur nos têtes numérotées et nous courons sous l'orage comme des enfants encore sauvages, la gueule pleine de pluie, les cheveux en chat de gouttière, le cœur en feu et rempli d'espace.

C'est ici que le débat commence.

Remonte-moi les oreillers, je pars pour un éclat de rire...
Hubert-Félix Thiéfaine, «La vie est si douce».

